

SUITE DEPECHEs.

Bulletin météorologique.

Washington, 2 août — Indications pour la Louisiane—Tempé généralement beau; un peu plus frais; vents variables.

Désastreux incendie à Opelousas.

Opelousas, Louisiane, 2 août.—Un des plus désastreux incendies qui aient jamais éprouvé la ville d'Opelousas, a éclaté ce matin. Des propriétés d'une valeur d'environ \$10,000 ont été détruites. J. K. Sandoz et Frère sont les plus éprouvés.

Les finances du gouvernement.

Washington, 2 août.— Le secrétaire d'Etat Howel a publié aujourd'hui le rapport suivant sur les recettes et les dépenses du gouvernement pendant la dernière année fiscale.

Ce rapport est le suivant: Recettes, y compris les sommes reçues de la compagnie du chemin de fer du Pacifique, \$405,321,335.

Si on exclu les recettes du chemin de fer du Pacifique, \$64,751,125, et les dépenses, \$1,519,368, on arrive aux chiffres suivants: Recettes, \$340,570,111, et dépenses, \$438,819,114, laissant l'énorme déficit de \$98,249,103.

Ce déficit est attribué en partie aux emprunts extraordinaires faits dans le trésor pour la guerre.

Si on retranche cette somme du déficit de \$98,249,103, on trouve que les dépenses ordinaires ont dépassé les recettes de \$42,249,103.

En d'autres termes, c'est été le déficit en temps de paix.

La fin du septième mois de l'année fiscale le déficit était de \$51,901,823. Si on déduit de cette somme le déficit de \$42,249,103 on trouve que le déficit a été réduit de \$9,652,719 pendant les cinq derniers mois.

Nos recettes ont ainsi, en supposant que la paix eût régné, dépassé de plus neuf millions et demi de dollars nos dépenses pendant les cinq derniers mois, ou, en d'autres termes, le mois de 1892 a produit pendant les cinq derniers mois de l'année fiscale un excédant de recettes de plus de neuf millions et demi de dollars.

Le service postal dans l'île de Porto-Rico.

Washington, 2 août.— M. Emory Smith, ministre des postes, a lancé un ordre concernant Porto-Rico si militaire à celui qui a ouvert les communications postales avec Santiago.

Le tarif est identique. Les correspondances devront être adressées à l'agent postal des Etats-Unis à Ponce.

La distribution de toute matière postale pourra être interdite si les autorités militaires jugent cette mesure nécessaire.

Les correspondances envoyées aux troupes devront porter la mention suivante: Station militaire de Porto-Rico, par voie de Washington. L'adresse devra indiquer le régiment et la compagnie.

A Tampa.

Tampa, Florida, 2 août.— Contrairement aux prévisions le transport Aransas n'est pas parti aujourd'hui pour Porto-Rico.

Le général Rogers est installé à bord et les grosses pièces d'artillerie sont embarquées, mais le chargement n'est pas encore complété.

Les transports San Marco, Clinton et Knickerbocker sont arrivés ce soir de Santiago. Ils sont actuellement à la quarantaine.

Huit autres transports sont attendus demain. Ils se rendront à Port Tampa après la période de détentation à la quarantaine.

Le sixième régiment de cavalerie est parti ce soir pour Fernandina.

Une lettre du Commodore Schley.

Macon, Georgie, 2 août.— M. A. W. Reece, maire de Macon, Georgie, a reçu la lettre suivante du commodore Schley:

Navire-amiral Brooklyn, Guantanamo, Cuba, 26 juillet. Mon cher M. Reece.

Je vous remercie de votre lettre de félicitations. Je crains d'être loué plus que je ne mérite pour un simple acte de devoir auquel ma vie entière a été consacrée.

La victoire a été remportée par tous ceux qui ont pris part à la bataille et les remerciements du peuple américain leur sont dus plus qu'à moi, et je considère que je ne pourrais pas m'approprier ce qui doit être partagé entre tous.

Très sincèrement à vous, W. S. SCHLEY.

Suite depeches 7me page.

LA GRANDE NOUVELLE.

Nous avons, ce matin, à annoncer à nos lecteurs une grande et bonne nouvelle. L'Espagne accepte franchement et loyalement les conditions générales de paix que vient de lui proposer le Président des Etats-Unis, par l'intermédiaire de l'ambassadeur de France. C'est évidemment la paix à très-courte échéance. Il n'y a plus que quelques questions de détail à régler. Ce sera l'affaire d'une commission mixte composée, moitié par moitié, d'Américains et d'Espagnols.

Ces négociations s'ouvrent sous les plus heureux auspices et tout nous porte à croire qu'elles aboutiront rapidement à un résultat qui fera honneur aux deux parties adverses et sera acclamé par toutes les nations des deux mondes.

Deux peuples comme les américains et les espagnols ne sont pas faits pour se battre et s'entre-détruire, mais pour s'entendre et marcher, la main dans la main, sur la voie de la civilisation moderne et chrétienne.

Il était temps, vraiment, d'en finir; car la maladie avait éclaté presque partout dans les armées et les camps américains et commençait à les décimer. Nous souhaitons ardemment que la science médicale mette fin à l'épidémie aussi promptement que les hommes d'Etat, aux hostilités.

Détournons un instant nos regards du triste spectacle que nous offrent les hôpitaux flottants et ceux de terre-ferme, où gisent tant de malheureux dévorés par les fièvres, et reportons les vers Porto-Rico où tout sourit aux Américains, comme vers les Philippines où vient de s'installer l'armée d'invasion du général Merritt. Ici, la perspective, n'est peut-être pas aussi belle qu'à Porto-Rico. Les Américains y rencontreront de la résistance; mais ils viendront facilement à bout d'Agualindo, si, avec ses soldats de contrebande, il osait les attaquer.



UN DISCOURS Du Père Didon

Tous les ans, la distribution des prix de l'Ecole Albert-le-Grand, à Arcueil, est, pour le P. Didon, l'occasion d'un discours retentissant où l'éminent Dominicain développe avec son éloquence habituelle une question intéressante de vie nationale. Cette année, le P. Didon avait choisi pour thème "l'Esprit militaire". Et, pour donner plus de force à ses paroles, il avait demandé à l'une des sommités militaires de la France, au général Jamont, généralissime des armées françaises, de présider la cérémonie.

Aussi, la distribution des prix de l'Ecole Albert-le-Grand a-t-elle constitué une solennité particulièrement imposante. Dès midi, le grand hangar du parc, décoré de tentures et pavé de drapeaux tricolores, regorgeait de monde. Sur l'estrade, parmi les invités, on remarquait: MM. le vice-amiral Bernard, le général Rebillot, G. B. Navlot, Rodier, vice-président du Conseil d'administration de l'Ecole Albert-le-Grand; colonel Bertin Boussou, colonel de Trentin, commandants Dupire, Deville et Faivre; Roger Ballu, baron de Rouneuf, docteur Ravard, baron Thouvenel, Vincent, conseiller à la cour des crimes; marquis de Barral, Armand Gautier, de l'Institut; Saint-Paul de Sinçay, Paul Moyens; Regnoul et Deschamps, de la Compagnie de Lyon; Contant, directeur au Crédit lyonnais; les ingénieurs Cronier, Jules Latour et de la Brosse; Boutan, directeur de la Compagnie des eaux; comte de Lyrot, commandant Plantey, comte Belli, André Messager, comte de Villiers, Cabannes, docteur Large, Prover, Delert, avocat à la Cour de cassation; Caillat, ingénieur en chef des ponts et chaussées; Gilar, di, Sparto, Vagliano, prince Zurlo, Achille Fauvel, etc., etc.

A l'entrée du général Jamont, qu'accompagne le P. Didon, la musique de la garde républicaine joue la Marseillaise. C'est la première fois que l'École nationale retentit à l'Ecole Albert-le-Grand, mais le cardinal Lavergne avait donné l'exemple, en un circonstance mémorable, en le faisant exécuter par les Pères blancs.

Le général Jamont en grand uniforme, la poitrine barrée par le grand colton de la Légion d'honneur, adresse tout d'abord, aux élèves une courte allocution rappelant que son fils avait passé par Arcueil et déclarant qu'il restait très reconnaissant de

l'excellente direction" qui lui avait été donnée. Puis, le généralissime, après avoir indiqué les profonds bouleversements que subit l'Europe, déclare que cet état de choses appelle une éducation nouvelle.

A votre âge, dit-il, on peut compter sur un long avenir. Vous le ferez brillant et utile, si vous avez de la résolution, de la fermeté, du bon sens. Ecoutez pieusement vos maîtres lorsqu'ils vous disent que les hommes valent surtout par le caractère. C'est le caractère qui permet de dominer la mauvaise fortune et de préparer le succès final.

Ecoutez-les surtout lorsqu'ils vous disent que le respect envers les autres peuples ne doit pas exclure le sentiment national. Ecoutez-les lorsqu'ils combattent devant vous ces idées vagues et étranges devant lesquelles disparaît l'idée de patrie.

Ils vous ont fait apprendre la véritable histoire et non celle qui, dans le passé, ne veut parler que du mal, en négligeant à dessein ce qui a été beau et grand.

Souvenez-vous toujours que le sol et le climat font de notre pays un des plus beaux de la terre, et que nous sommes environnés d'ennemis prêts à nous en chasser pour nous pousser dans l'Océan Atlantique.

N'oubliez jamais que notre terre mérite d'être défendue. De longs applaudissements saluent les paroles du général Jamont. Le P. Didon prend ensuite la parole, et, dès les premiers mots, pose nettement le sujet de son discours. "Existe-t-il entre la prospérité d'une nation et l'esprit militaire un lien indissoluble, un rapport essentiel?" L'éducateur patriote devra-t-il laisser l'esprit militaire s'appauvrir, ou lui donner un plus vigoureux, un plus mâle essor?

L'heure de traiter un tel problème, dit le P. Didon, ne fut jamais plus opportune. Certains esprits ont parlé avec bruit de la démocratie comme du plus puissant dissolvant de l'organisation des armées, et des écrivains sans scrupule, sans égard pour la sécurité de la patrie, se couvrant des grands noms de vérité, de justice et d'humanité, n'ont point craint de jeter à la face des chefs de l'armée les accusations les plus outrageantes pour des hommes de probité et d'honneur qui font profession de défendre la patrie dans une abnégation poussée jusqu'à la mort.

L'orateur estime comme un impérieux devoir de démontrer à la jeunesse qui lui est confiée que l'esprit militaire est un élément nécessaire à la nation: "Défendre la cause de la force armée, c'est défendre la cause même du pays."

Qu'est-ce que l'esprit militaire? demande le P. Didon. Il peut être étudié en lui-même, en sa manifestation essentielle, qui est l'armée, dans son résultat, qui est la force matérielle humaine à sa plus haute expression. Il est essentiellement ordonné à l'action sous sa forme la plus violente, la plus véhémente, jusqu'à la mort. Il est l'incarnation de la discipline, et il sait la subir.

Esprit militaire, armée et force sont en corrélation nécessaire; ils se développent ou déclinent ensemble. Par conséquent, demander si une nation peut se passer d'esprit militaire, c'est demander si elle peut se passer d'armée, et demander si elle peut se passer d'armée, c'est demander si elle peut se passer de force. Un pays pourrait plutôt se passer de littérature et d'art,

voire même de science et de philosophie, que de force. Pénétrant plus avant, le P. Didon s'attache à démontrer que la force armée est l'instrument nécessaire de la conservation d'un pays.

Lorsque je parle de la nécessité pour une nation d'être munie de la force, ajoute-t-il, je ne crains pas de préciser et de dire que j'entends parler directement de la force matérielle, de celle qui ne raisonne pas, mais qui s'impose, de celle dont l'armée est la plus puissante expression, de celle enfin dont on peut dire ce qu'on a dit du canon, qu'elle est la suprême raison des chefs d'Etat et des patries.

Et de même qu'on doit dire à une nation: "Instruis tes fils, affranchis-les de l'ignorance, première misère; moralise tes fils, affranchis-les du vice — plus grande misère; ennoblis tes fils, apprends-leur à ne point s'avilir et se matérialiser au contact de ce qui est au-dessous d'eux — autre misère; élève-les vers l'idéal que chantent les poètes et que rêvent les artistes, vers l'infini réalisé en Dieu qu'adorent les croyants; pousse tes fils à l'action pratique, stimule leur activité terrestre, colonise, vend, achète, enrichis tes fils et enrichis-toi; affranchis-les de l'inertie et de la paresse — mortelle misère"; de même il faut lui dire, il faut lui crier: "Arme tes fils, arme-toi de toute la force matérielle, affranchis-les et affranchis-toi de la faiblesse — suprême misère; car elle vous livre eux et toi, à la tyrannie, car elle prépare ton morcellement, ta ruine et ton hideux servage."

Après avoir démontré que la force militaire s'imposait encore à une nation comme l'instrument nécessaire de son expansion et de sa croissance, le P. Didon donne une autre raison de sa nécessité: le but essentiel et suprême vers lequel toute nation doit aspirer, le royaume de la justice et de la paix. Le mal menace ce royaume, et le devoir impérieux des chefs d'Etat et des pouvoirs publics, dit le P. Didon, est de le contenir, de le prévenir, de le châtier. Qui osera dire que la tolérance doit être sans limite?

Non, certes, s'écrie l'éloquent Dominicain, lorsque la persécution a échoué, lorsque l'amour a été impuissant, il faut s'armer de la force coercitive, brandir le glaive, terroriser, sévir, frapper; il faut employer toute la puissance de la force, n'est pas seulement licite et légitime, il est obligatoire; et la force: ainsi employée n'est plus une puissance brutale; elle devient énergie bienfaisante et sainte.

L'art suprême du gouvernement est de savoir l'usage exact de la tolérance devient de la complicité. Malheur à ceux qui masquent leur faiblesse criminelle derrière une insuffisante légalité, à ceux qui laissent le glaive s'émousser, à ceux dont la bonté tourne en débilité: le pays, livré à toutes les angoisses, les regrettera trop tard, pour n'avoir pas su vouloir — même au prix du sang — le défendre et le sauver.

Et, pour ne laisser aucun doute à ses auditeurs sur le fond de sa pensée, le P. Didon se livre à une violente attaque contre les "intellectuels" qu'il appelle des "littéraires émusculés".

Ces littéraires, dit-il, fientent le trottoir. Eh bien! que les dames présentes me passent l'expression, laissons-leur faire le trottoir, mais à une condition, c'est que nous le balayerons!

L'orateur en exposant la nécessité de l'emploi de la force, ne pouvait oublier la théorie du désarmement et de l'arbitrage.

Toute en rendant hommage à la générosité des pacifiques, il montre l'insuffisance de leurs procédés et l'utopie de leurs systèmes. Les passions nationales, dit-il, couvrent parfois de leurs clameurs la voix de la justice et de la sagesse; elles ne veulent rien entendre. La difficulté n'est pas de trouver l'arbitre, mais de lui confier le litige, de l'écouter et d'accepter ses arrêts. Or, messieurs, c'est là que les difficultés surgissent et que le problème se complique. Si l'arbitrage est refusé, la nécessité de la force surgit plus puissante; c'est le conflit: l'armée seule est en mesure de contraindre le récalcitrant à la loi de justice et d'inspirer par la puissance ce que la persuasion n'a pu commander par la douceur. L'armée reste ainsi la suprême ressource, et il faut voir en elle la gardienne du droit, et le chevalier sans tache de la justice.

Il est cependant une force contre laquelle le P. Didon s'élève vigoureusement: c'est la force brutale qui se mettrait en révolte contre la justice et qui ne serait que l'instrument de l'égoïsme national.

Celle-là, il faut la flétrir et la réprimer, la maudire et la briser. Son règne, du reste, est compté: ses héros anathématisés sont tôt ou tard frappés par la justice vengeresse. Le Dieu de justice est avec le droit des vaincus contre le pouvoir inique des violents victorieux, et il suffit d'attendre patiemment pour assister au triomphe du droit un moment humilié.

L'orateur établit ensuite un rapprochement très applaudi entre les "moines militaires". Puis, il montre que l'esprit militaire implique un patriotisme héroïque poussé jusqu'à l'intensité; il fait voir qu'un des éléments les plus nécessaires à une nation relevée de ses défaites, encore timide et défectueuse, est la conscience exacte de sa force reconquise, et qu'un tel sentiment ne peut s'éveiller et rayonner dans un pays que par l'armée même et par ceux que l'esprit militaire anime de son courage, de sa vaillante énergie et de sa foi.

Aussi, messieurs, la France conservée et soignée son armée comme son trésor sacré; elle en a le culte, et sa colère serait terrible, ses représailles sanglantes contre les sacrilèges qui oseraient l'attaquer. Malgré l'intellectualisme qui fait profession de dédaigner la force, malgré les excès d'une liberté folle qui s'impatientent et se révoltent contre la force, malgré les prétentions du "civilisme", si j'ose employer ce mot barbare, qui veut se subordonner le militaire; malgré le cosmopolitisme qui, méconnaissant les lois de l'humanité que la Providence et la nature même des choses a voulu grouper en nations distinctes; malgré tous les sophismes, les aberrations d'esprits mal équilibrés; malgré les sacrifices que toute armée nationale impose, la France veut son armée, elle la veut forte, invincible et met en elle ses plus chères, ses plus hautes espérances.

Pour nous, messieurs, nous considérons comme un grave devoir de notre fonction d'éducateur d'entretenir dans l'âme de la jeunesse française l'esprit militaire, le culte de l'armée nationale et de sa sainte force — j'appelle sainte, la force que le droit consacre et qui fait prévaloir le droit.

Le discours du P. Didon a été interrompu, à chaque période, presque à chaque passage, par les applaudissements frénétiques de l'auditoire. C'est au milieu d'une véritable ovation que l'aimable Dominicain — qui avait

parlé devant une sorte de tribune placée sur la droite de l'estrade — est revenu s'asseoir aux côtés du général Jamont.

Une lettre du Père Hyacinthe.

La «Libre Parole» publie le texte de la lettre que M. Hyacinthe Lysson a écrite au commandant Esterhazy au mois d'avril dernier. Nous la reproduisons à titre de curiosité:

«Château-neuf-de-Gadane (Vaucluse) (en voyage). «16 avril 1893. «Monsieur,

«Ce n'est point un ennemi qui s'adresse à vous, mais un chrétien, ému pour vous, devant Dieu, d'une sollicitude douloureuse et profonde.

«Veuillez donc excuser ma démarche et liez ces lignes avec le même esprit qui me les dicte.

«Vous portez le poids d'une effroyable responsabilité. Un jour, peut-être, vous serez tenté d'y échapper par le suicide. Ne faites pas, monsieur, le suicide: c'est une mauvaise porte, et l'aveu qu'il renferme serait sans honneur pour vous comme sans efficacité pour votre victime.

«Avouez dans la vie, non dans la mort. Avouez l'aveu et le courage devant Dieu et devant les hommes l'épouvantable aberration qui vous a entraîné.

«Devant les hommes, vous serez un héros; devant Dieu, vous serez un saint.

«La réparation aura égalé et dépassé le crime.

«Vous serez grand dans l'histoire et, ce qui vaut mieux, grand dans l'Eternité.

«Un ami de votre âme. «HYACINTHE LYSOON. «Boulevard d'Inkermann, 29 Neuilly.»

AMUSEMENTS.

Parc athlétique.

Les courses de bicycles, pour dames, sont décidément en vogue, et jouissent d'une étonnante popularité; mais après de ces excellentes exercices, il y a d'autres distractions tout aussi attrayantes, et nous oserons le dire, plus artistiques: l'orchestre mexicain, par exemple, qui est conduit par un chef fort habile, toujours jeune et vigoureux, et sachant communiquer à ses musiciens l'ardeur et l'entraîn qui l'animent.

West End.

Outre les courses de bicycles qui font fureur sur les bords du lac, comme partout ailleurs, il y a tous les soirs, au West End, un excellent concert composé d'artistes habiles, et dirigé par un chef de valeur M. Bellstedt. A ces excellents exécutants, il faut ajouter des solistes fort remarquables, M. Herman Bellstedt, le cornettiste, par exemple, et un dûtiste devenu populaire parmi nous M. Chevre.

MOT DE LA FIN.

Chez la comtesse. On parle de Mme de X.... une forte et plantureuse personne, cinq pieds six pouces, des épaules de lutteur, des mains de terrassier, la lèvre supérieure ombragée d'une brune moustache....

—Comment la trouvez-vous? interroge la comtesse. —Ma foi! répond Boireau.... comme homme elle n'est pas mal!

que. Il salua et se retira. Mme Barreuet déchira l'enveloppe, dépla la missive et, visiblement contrariée, lut ce qui suit:

"Madame, «J'ai l'honneur d'être connu de vous; malgré l'éloignement et les années écoulées, vous vous rappellerez, je pense, m'avoir vu plusieurs fois chez Mme la baronne de Gassie. A New-York où vous êtes si justement admise, où vous avez toutes les joies de la vie, vous ne pouvez oublier, cependant, les belles années que vous avez passées à Paris.

"Permettez-moi, madame, de vous rappeler que j'ai été pour quelque chose dans votre mariage, puisque c'est moi qui ai eu l'honneur de présenter M. William Barreuet, votre mari, chez Mme la baronne de Gassie.

"Je pourrais invoquer ce service, que je vous ai indirectement rendu, afin d'obtenir de votre gracieuseté l'entretien particulier que je sollicite; mais il s'agit d'une communication très importante que j'ai à vous faire; elle vous intéresse d'une façon toute particulière et vous oblige, en quelque sorte, à m'accorder un entretien qui ne souffre aucun retard, attendu que je dois quitter New-York après-demain.

"Demain, je me présenterai à l'hôtel Barreuet à deux heures,

et j'ose espérer que vous voudrez bien me recevoir. «Veuillez agréer, madame, l'hommage de mes sentiments respectueux et dévoués. «A. DE MIGRANE.»

Un pli saleté creusé sur le front de Valentine. —Ah ça! voyons, murmura-t-elle, que me veut-il, cet homme? Quelle communication importante, et qui m'intéresse, peut-il avoir à me faire? Je ne comprends pas, mais pas du tout. Un moyen employé pour me décider à le recevoir. Il faut qu'il ait quelque service à me demander. Ah! si je me mettais à écouter tous les quémandeurs, où en serais-je? Il doit venir demain; eh bien, vous pouvez venir, M. de Migrane, on vous répondra que je n'y suis pas.

Elle froissa entre ses mains la lettre et l'enveloppe, et glissa l'une et l'autre dans une de ses poches.

Elle sortit de l'hôtel et s'éloigna d'un pas léger.

Elle n'allait point, comme elle l'avait dit, visiter une exposition d'étoffes. Cependant, comme si elle eût craint d'être suivie, elle entra dans le magasin, mais en sortit un instant après par une autre porte. Alors, marchant très vite et ne ralentissant son pas que pour jeter autour d'elle des regards furtifs, elle s'engagea dans le dédale des rues. Elle rencontra plusieurs personnes

qui étaient en relations d'affaires avec son mari, mais qui ne la reconnurent point, car elle avait eu la précaution de couvrir son visage d'un voile très épais.

Au bout de vingt minutes elle arriva devant le consulat de France. Résolument elle s'enfonça sous le porche, monta au premier étage et demanda à un huissier quelle rencontre si M. de Valmont était au consulat.

—Oui, madame, répondit-il. —Croyez-vous qu'il pourra me recevoir? —Je ne sais pas, madame; mais M. le consul est seul en ce moment et je pense qu'il vous recevra.

Très obligeamment, l'huissier conduisit la visiteuse dans une pièce attenante au cabinet du vice-consul.

—Madame, dit-il, je vais annoncer votre visite, veuillez me donner votre nom.

—Mon nom, c'est inutile; dites à M. de Valmont qu'une dame, une Française, le prie de lui donner audience.

Après avoir légèrement frappé à la porte, l'huissier entra dans le cabinet du fonctionnaire, qui achevait de rédiger son rapport.

—Que voulez-vous? demanda-t-il. —Monsieur le consul, c'est une dame française qui demande à vous parler. —Quel est le nom de cette

dame? —Elle a dit qu'il était inutile qu'elle me le donnât. —Evidemment parce que son nom m'est inconnu, pensa tout haut M. de Valmont.

Puis il ajouta en se levant: —Faites entrer cette dame: L'huissier sortit du cabinet et, laissant la porte ouverte: —Madame, dit-il, vous pouvez venir.

La visiteuse entra chez le vice-consul, ayant toujours son voile baissé.

Le jeune homme fit quelques pas, allant vers elle, et ils échangèrent un salut. M. de Valmont ne soupçonnait même pas que cette femme voilée pût être Mme Barreuet.

—Madame, dit-il, veuillez, je vous prie, me dire qui vous êtes et me faire connaître l'objet de votre visite.

En parlant, il avait avancé un fauteuil.

Lentement, la jeune femme releva son voile.

M. de Valmont laissa échapper une exclamation. —Je n'ai plus à vous dire qui je suis, fit-elle, vous me reconnaissez.

—Vous, vous ici, madame? Pourquoi cette visite? —Pourvons-nous causer librement, monsieur le comte, sans avoir à redouter des oreilles indiscrettes? —Personne ne peut nous entendre, madame.

Elle prit place dans le fauteuil, puis, d'une voix qui trahissait une certaine émotion.

—Hier, monsieur le comte, dit-elle, vous êtes venu à l'hôtel Barreuet en mon absence, et vous avez fait un riche cadeau à ma fille; vous ne pouvez être surpris que le vicomte vous remercie.

—Il m'a été agréable de donner une poupée de Paris à la petite Eliane... Barreuet, mais pour si peu de chose venir me remercier...

—Vous auriez mieux fait de ne pas lui donner cette poupée, mieux fait surtout de ne pas attirer l'attention sur vous en choisissant pour vos promenades un autre endroit que celui où l'on conduit habituellement ma fille.

—Et où je n'aurais pu la voir. —Naturellement.

—Seulement, madame, si je n'ai pas choisi un autre lieu de promenade, c'est que je voulais voir cette enfant.

—Sans songer que vous pouviez donner lieu à de malveillantes interprétations. —Je ne comprends pas bien, veuillez vous expliquer.

—Souvent, presque toujours, une jeune fille, une créole, accompagnée de sa mère et de son gouvernant dans leur promenade.

—Je l'ai remarquée en effet, et j'ai même trois ou quatre fois causé avec cette jeune fille.

—Eh bien, monsieur le comte, j'ai de sérieuses raisons pour

n'avoir en cette fille qu'une médiocre confiance, je puis même dire pour me défier d'elle.

—Avez-vous donc quelque chose à craindre? —Evitant de répondre à l'interrogation, la jeune femme continua: —Eliane — c'est le nom de cette jeune fille — a été fort intriguée par cet inconnu, ce promeneur aux allures singulières, qui se mêlait aux jeux des enfants, les embrassait et leur distribuait des bonbons. La carte que vous avez laissée hier à l'hôtel a appris votre nom à Eliane, et elle sait que vous êtes depuis trois mois à New-York.

—Qu'est-ce que cela peut faire à miss Eliane, et qu'en peut elle conclure? —Est-ce que je sais? Mais cette affection que vous témoignez à Eliane, ce cadeau que vous lui avez fait, doivent lui paraître étranges.

—Je n'ai pas donné de témoignages d'affection à Eliane seule, mais aussi à d'autres petites filles; quant à la poupée, il ne m'était pas défendu de choisir la fillette à laquelle il me plaisait de l'offrir. Je ne vois pas quel malveillant interprétation pourrait donner à ma conduite. Si votre mari n'était pas absent, c'est chez vous à l'hôtel Barreuet, et non dans un square, que j'aurais vu Eliane. Mais voyons, madame, craignez-vous donc qu'on ne découvre des choses

que vous avez su tenir si bien cachées? —Monsieur! —Peut-être ai-je été imprudent, malgré les précautions que j'ai cru devoir prendre; mais vous ne pouvez m'en vouloir et vous devez m'excuser.

—Monsieur de Valmont, pour quoi êtes-vous venu à New-York? —Parce que le Ministre m'y a envoyé, et j'y suis pour remplir les fonctions qui me sont confiées.

—Vous pourriez être nommé à un poste plus important que celui que vous occupez ici; avez-vous été envoyé à New-York? —Je ne le nie pas: je tenais à venir à New-York.

—Mais, encore une fois, pour quoi? —Vous ne me soupçonnez pas, je pense, de mauvaises intentions? —Non certes, mais... —Vous savez que je suis incapable d'une trahison.

(A continuer)

Mrs. Winslow's Soothing Syrup Has been used for over FIFTY YEARS BY MILLIONS OF MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS. IT SOOTHES the CHILD, NURSING the GUMS, ALLAYS ALL PAINS, CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHEA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and get the name Mrs. Winslow's Soothing Syrup, and see the other kind. It costs 25 cents a bottle.